L'Albanie et les trois Romes dans *Le Grand Hiver* d'Ismail Kadaré

Ariane Eissen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/509>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.509

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2012

Pagination : 57-71

ISBN : 978-2-84310-227-1

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Ariane Eissen, « L'Albanie et les trois Romes dans *Le Grand Hiver* d'Ismail Kadaré », *Recherches & Travaux* [En ligne], 80 | 2012, mis en ligne le 15 novembre 2013, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/509> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.509>

L'Albanie et les trois Romes dans *Le Grand Hiver* d'Ismail Kadaré

Si les Illyriens sont le seul peuple antique d'Europe qui, tout en se trouvant aux portes de Rome et de Byzance, ait réussi à échapper à l'action unificatrice de ces deux empires et à se constituer en nation moderne et en État distinct, ce ne fut pas là l'effet « bénéfique » de l'intégration des Albanaï dans le cadre universel de ces empires, mais bien celui de leur résistance et de leur développement propre¹.

Cette fière proclamation d'exception nationale, que l'on peut lire dans la post-face d'Aleks Buda à l'édition Hachette des *Tambours de la pluie*, entre en résonance avec le thème central du *Grand Hiver*, roman épique qui revient, en 1973 puis 1977², sur la rupture des relations russo-albanaïses durant l'hiver 1960-1961. Après avoir marqué sa singularité face à Rome et à Byzance, l'Albanie montrerait la même indépendance au sein des pays du bloc de l'Est, envers les dirigeants de la Russie soviétique.

1. I. Kadaré, *Les Tambours de la pluie*, trad. de l'albanais par J. Vrioni, Hachette littérature, 1972, p. 258. Sur A. Buda, consulter la notice que lui consacre R. Elsie dans son *Historical Dictionary of Albania*, Oxford Publicity Partnership, 2004, p. 67-68.

2. La première version de ce roman, parue sous le titre (shakespearien) de *L'Hiver de la grande solitude*, n'est devenue accessible au lecteur français qu'en 1999, chez Fayard, le livre ayant été vivement attaqué à sa sortie en Albanie. En revanche, la seconde mouture parut coup sur coup en Albanie en 1977 et en France, l'année suivante, chez Fayard ; c'est à cette version que je me référerai, dans un souci historique et philologique. Du reste, cette présentation simplifie une question extrêmement complexe : Br. Clément a démontré que ce qui est actuellement présenté comme le texte de la première version est en fait, au moins partiellement, une réécriture de la seconde (voir « Réécrire », dans *Lectures d'Ismail Kadaré*, A. Eissen et V. Gély [dir.], Presses universitaires de Paris-Ouest, coll. « Littérature et poétique comparées », 2011, p. 237-257).

Or, d'après la célèbre prophétie du moine Philothée³, Moscou serait une troisième Rome, vouée à remplacer les deux premières, Rome et Byzance, et à ne jamais disparaître. C'est au traitement de ce lieu commun que je m'intéresserai dans le roman d'Ismail Kadaré. L'hypothèse sera que le déplacement ironique qui mène de « Moscou, troisième Rome » à l'Albanie dans ses relations avec les trois Romes nous conduit au cœur d'un imaginaire identitaire, que l'auteur a en partage avec ses contemporains, et notamment avec le plus fameux d'entre eux : Enver Hoxha. Cet imaginaire est surplombant : il survole le siècle comme le faisait déjà Philothée. Il envisage les Empires (romain, byzantin et russe) à partir d'une de leurs marges, pour montrer les limites de leur capacité intégratrice et même la fragilité intrinsèque d'un pouvoir qui pourrait se croire tout-puissant. Revanche du faible contre le fort, du petit contre le grand, de la lisière contre le centre, c'est à une guerre des représentations que nous assistons avec ce devenir romanesque d'un cliché. La sécession d'un petit dément la prétention de l'Empire à l'éternité ; elle suggérerait même sa fin à venir.

Convoquée apparemment de manière anecdotique, la formule de Philothée est subtilement amplifiée par le traitement narratif auquel elle est soumise. Mais elle est soumise à l'ironie, et démentie par le destin national d'un autre pays. Il appartiendra *in fine* au commentateur de redonner un sens historique à ces images antagonistes.

Échos romanesques d'un cliché

En novembre 1960, sur la place Rouge, à l'occasion de la réunion des 81 représentants des partis communistes et ouvriers, la démonstration de puissance du PCUS est telle que Besnik Struga, personnage principal du *Grand Hiver*, venu à Moscou comme interprète, peut croire que la prédiction de Philothée s'est réalisée :

Dans les acclamations et la musique, d'un peu partout montaient dans le ciel des ballons de toutes les couleurs, qui, curieusement, évoquaient les coupoles. Vive l'unité indestructible du camp socialiste ! Un grand visage de Khrouchtchev surgit à côté du Musée historique et, ainsi figé, sur ce flot humain, il s'approchait de la tribune. La musique des marches se poursuivait sans interruption⁴.

3. J'adopte la graphie la moins déroutante pour un lecteur français. On trouve également les transcriptions Filotej et Philophtée.

4. Sur les personnages de traducteurs chez Kadaré et sur sa pensée de l'interprétation, lire Br. Clément : « Le dépassement de l'impossible », dans *Nouvelles Tendances en littérature comparée*, II, Szeged-Amiens, J. Gyula Tanárképző Főiskola, 1996, p. 187-199.

L'idée qu'il se trouvait au cœur du camp socialiste tournait autour de la conscience de Besnik comme attendant l'occasion de s'y planter une bonne fois. C'est le centre d'un monde, se dit-il, comme s'il cherchait à s'en persuader. D'autres énormes visages figés se découvraient au loin, à côté du Musée historique. C'étaient les portraits des membres du bureau politique du comité central du parti communiste de l'Union soviétique. La troisième Rome, songea Besnik. Dans toutes les écoles soviétiques, on apprenait aux élèves la théorie médiévale des « trois Romes » prophétisée par le moine russe Philothée : deux Romes sont tombées, la troisième tient debout, il n'y en a pas de quatrième. Cette troisième Rome, selon le moine, c'était Moscou.

Besnik avait mal à la tête. Tout autour, ces coupoles se balançaient, dansaient doucement. La troisième Rome, songea-t-il. Moscourome, Romemoscou. (p. 102-103)

Sous la plume de Kadaré, un double mouvement anime la scène. Le spectacle est saisissant, par son gigantisme, sa capacité à récupérer des symboles religieux (les coupoles) et l'effet d'entraînement de la musique ; enseignée à l'école, la vision du moine Philothée est suffisamment présente dans les esprits pour que le réel et les mots semblent s'ajouter et que le temps de l'eschatologie paraisse advenu. Mais cette lecture est en même temps déréalisée. Elle correspond trop à de la propagande pour que Besnik l'accepte tranquillement : l'idée n'est pas fondamentalement la sienne, mais celle d'un maître qui « tourne autour » de sa conscience en cherchant à s'y établir ; Besnik n'est d'ailleurs pas complètement « persuadé » ; et le siège dont sa pensée est l'objet suscite une sorte de nausée, tenant du mal de tête et du vertige, tandis que le sens de l'Histoire se met lui aussi à osciller entre marche glorieuse (« Romemoscou ») et régression inquiétante (« Moscourome »). Tout le roman finira par renverser les propos de Philothée, mais ils commencent par se faire insistants et, quelques pages plus loin, Besnik se souvient même de leur lettre, en slave ancien : « Deux Romes sont tombées. [...] la troisième est debout et il n'y en aura pas de quatrième. » (« *Dva Rima padocha. [...] A trietij stoit, a tchetviortomou gne bisti.* ») (p. 115) En slave ancien, car c'était la langue utilisée par le moine Philothée dans des lettres adressées vers 1510 à Basile III (1479-1533). Le contexte est alors celui des prémices de la naissance du tsarisme et de l'affirmation de l'autorité de l'orthodoxie russe. La Rome dont il est question est en effet moins celle d'Auguste que celle de saint Pierre. Dans une perspective orthodoxe, la première Rome a été supplantée par une deuxième, Byzance. Mais celle-ci, déjà dévalorisée aux yeux des Russes par son adhésion à l'Union florentine de 1439, ne peut plus prétendre guider les fidèles orthodoxes depuis la chute de Constantinople, en 1453, et la place d'empereur orthodoxe, naguère occupée par l'empereur byzantin, est désormais vacante. Or, c'est le moment où Moscou, qui « jusqu'à la fin du XIII^e siècle n'avait joué aucun rôle important dans la vie politique

de la Russie nord-orientale⁵», acquiert un rôle prééminent, les grands princes moscovites gagnant en prestige et en pouvoir, avant qu'Ivan IV, le Terrible, le successeur de Basile III, ne prenne le titre de tsar en 1547. Pour revenir à ce que Philothée pouvait connaître, en 1472, le remariage d'Ivan III, le prédécesseur de Basile III, avec Sophie-Zoé Paléologue, nièce du dernier empereur de Byzance, avait semblé confirmer le transfert des pouvoirs de Byzance à Moscou. Et Philothée de proclamer :

Le trône de l'Église universelle et apostolique est représenté par le sanctuaire de la Très-Sainte Mère de Dieu en la sainte ville de Moscou, auréolée de gloire à la place de Rome et de Constantinople, et qui seule dans l'univers surpasse en éclat le soleil⁶.

Si l'on a un esprit religieux, cette relève des empires est évidemment voulue par Dieu. Mais une perspective laïque peut conserver l'idée messianique, qui, de fait, selon Nicolas Berdiaev, « passe à travers toute l'Histoire [du peuple russe] jusqu'au communisme », s'incarnant « dans le Royaume de Moscou, puis dans l'Empire et enfin dans la Troisième Internationale⁷ ».

Le Grand Hiver s'élève précisément contre ce rôle messianique de la Russie, qui, à l'ère khrouchtchévienne, prend la forme d'une hégémonie au sein des pays du pacte de Varsovie. Dans toute la deuxième partie du roman, intitulée « Hôtes au château », flotte le souvenir des paroles de Philothée, tant dans les pourparlers en petit comité que durant les séances plénières. Ainsi, écoutant Luigi Longo s'exprimer à la tribune, Besnik songe à « La première Rome » (p. 160) et, lorsque quelqu'un parle « en une langue intermédiaire entre le grec et le turc », il repense à « la deuxième Rome » (p. 162). Oubliées la dimension religieuse et la succession des empires, les deux premières Romes coexistent en tant qu'entités géopolitiques ; elles sont représentées par des leaders de l'opposition communiste, des hommes fidèles à la ligne de Khrouchtchev. C'est là un point de désaccord radical avec Enver Hoxha, dont le roman évoque certaines des discussions avec Khrouchtchev, en marge des discours officiels, et notamment dans une scène clé du livre : Besnik y commet une erreur de traduction, ce qui envenime les relations déjà tendues entre la délégation albanaise et les autorités russes⁸. Or, cette erreur est précédée par une

5. E. Lo Gatto, *Histoire de la littérature russe des origines à nos jours*, trad. de l'italien par M. et A.-M. Cabrini, Bruges, Desclée de Brouwer, 1965, p. 52.

6. Voir N. Berdiaev, *L'Idée russe. Problèmes essentiels de la pensée russe au XIX^e et début du XX^e siècle*, traduction et notes de H. Arjakovsky, Mame, 1969, p. 16-17. Cette référence ainsi que la précédente m'ont été signalées par H. Menegaldo, à qui j'exprime toute ma gratitude.

7. N. Berdiaev, *ibid.*, p. 16, 18.

8. On se rappelle quelles étaient les nombreuses causes de tension : le projet même de sortie de la guerre froide, adopté par les Russes, et refusé par Tirana et par Pékin ; l'attitude conciliante de la Russie vis-à-vis de la Yougoslavie, dont Tirana avait à se méfier ; la dissension sur la stratégie

traduction « en russe ancien » (p. 149), ce dont Khrouchtchev ne manque pas de s'étonner (« Comment devons-nous prendre cela ? »), provoquant les excuses du jeune homme : « c'est vrai, mais ce fut inconsciemment ».

L'inconscient a sa logique propre, nous rappelle Kadaré. Besnik ne cesse de revenir à Philothée ; mais il entend dans ses propos une mentalité archaïque, médiévale⁹, ce qu'explicite Enver Hoxha quand il rompt la conversation avec Khrouchtchev à la page suivante : « Je n'accepterai jamais de parler avec vous comme un vassal devant son suzerain. » Le slavon renvoie à la Russie des tsars, à celle d'Ivan le terrible, par exemple, une Russie dont l'Histoire commence bien plus tard que celle de l'Albanie. Même Geleznov, le haut militaire russe de la base navale de Pacha Liman (*alias* Oricum), est obligé de l'admettre : après s'être gaussé de la prétention albanaise (« C'était là qu'il avait appris la nouvelle. Le plus petit pays du camp socialiste s'apprêtait à faire défection. Ha, ha, ha ! riaient ses collègues en regardant du coin de l'œil le petit groupe d'Albanais. Voyons un peu s'ils réussiront à se détacher [...] », p. 401), il se résout à une forme d'admiration (« C'était l'ancienneté de la base qui lui causait cet agacement. Elle était de mille et quelques années plus vieille que le Kremlin. », p. 402¹⁰). L'inconscient de Besnik (et de tous les Albanais, suggère Kadaré) est une forme de mémoire historique. Les siècles ont laissé leur trace en lui. Quelques pages après l'incident de traduction, les mots irrités de Khrouchtchev (« L'interprète connaît-il bien le russe ? ») « résonnèrent dans sa conscience, comme venant d'un autel. » :

C'est une vieille histoire, se dit-il comme en rêve. [...] L'interprète connaît-il bien le latin ? En vérité cette histoire avait commencé depuis fort longtemps. Les envoyés du Sénat romain avaient certainement dû dire la même chose, au premier siècle, avant que la guerre n'éclate. Et depuis lors déjà il avait fait l'interprète tout au long des siècles, il avait traduit, traduit sans fin des voix étrangères. Robert Guiscard, roi des Normands, venait d'arriver à Durrës. L'interprète connaît-il bien le celte ? Encore la même histoire, et sitôt après, la fumée et les tambours de la guerre. Skanderbeg. Le sultan Mourad I^{er}. Le sultan Mehmet II. Face à face. Le « tourdjoumann » connaît-il bien le turc ? (p. 152)

(révolutionnaire ou réformiste) de conquête du pouvoir par les partis communistes européens ; ou sur l'attitude à adopter envers les peuples engagés dans une lutte contre une puissance colonisatrice, etc. On trouvera à ce propos une chronologie et des documents précieux dans un ouvrage historique, bien que militant : *Les Communistes albanais contre le révisionnisme. De Tito à Khrouchtchev, 1942-1962*, textes et documents choisis et présentés par P. Kessel, 10/18, 1974.

9. Ce que soulignent aussi, d'une autre manière, les nombreuses références à *Macbeth*, à commencer par le titre de la deuxième partie.

10. L'adaptation cinématographique de l'œuvre, réalisée par P. Milkani et K. Çashku, et sortie en novembre 1979 sous le titre *Face à face*, accorde une place centrale à cet épisode, à en juger par un compte rendu (*Les Lettres albanaises*, 1980, n° 1, p. 209-211).

Cette scène entre en écho avec la rêverie, ou l'anamnèse, d'autres personnages éprouvant également en eux la présence de leurs ancêtres : tels Diana qui, à la bibliothèque, contemple les volumes relatant « vingt siècles de conflit » (p. 408) et la série des ultimatums lancés à son pays¹¹ ; ou Ben Struga, parti en renfort à Pacha Liman après le départ des Russes, et qui se sent persister dans son être, malgré la multiplicité de ses avatars, « le légionnaire romain Benus Strugus, Arbaän Strög, Normand. Le Turc Ben Asqer » (p. 397).

Ainsi donc la prophétie de Philothée n'est évoquée dans *Le Grand Hiver* que pour être contestée : son horizon eschatologique masque mal un appétit de domination impérialiste, dénoncé par un petit pays à l'ancienneté humiliante pour d'autres. L'ironie laisse alors place à la célébration, car la déconstruction des prétentions russes s'unit à l'éloge de l'Albanie ; deux mythes identitaires finissent par s'opposer.

L'Albanie et la troisième Rome

Rome, Byzance, Moscou : les trois Romes n'ont pas le même sens pour Philothée ou pour un Albanais. D'un côté, un survol de l'Histoire pour signaler l'action de la Providence veillant à la succession des empires, piliers de la vraie foi. De l'autre, le souvenir d'une série d'invasions, finalement repoussées.

Ceuvre sur la rupture russo-albanaise, *Le Grand Hiver* s'attarde sur la troisième Rome, mais évoque aussi, plus rapidement, les deux autres. Rome est présente sous la forme de l'Italie, non sans quelque justice puisque la période fasciste se réclamait de la période antique et de sa gloire. Mais le verdict tombe : « Rome ? pour moi, c'était simplement la capitale d'un pays vaincu », songe la veuve d'un vice-ministre (p. 46). Le lecteur français identifie facilement l'allusion à l'effondrement italien de septembre 1943, en Albanie, et à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, de façon générale. Mais il lui faut encore élucider l'insistance avec laquelle revient la mention de 1920, daté-clé dans la chronologie d'un vieux villageois (« C'était en 1920, quand, avec Selim Musa, nous avons rejeté les Italiens à la mer », p. 383), également présente dans la scène de la bibliothèque (« Ultimatum italien de 1920 », p. 208) et dans un passage où un homme d'âge mûr évoque pour le jeune Ben Struga les partisans des années 1940, dont certains « avaient combattu » « contre les Italiens en 1920 » (p. 395). Ce dernier épisode conforte d'ailleurs dans l'idée que *Le Grand Hiver* transmet un « grand récit » national, qui serait ici mis en

11. « Son destin était dans ces rayons. Ce pan de mur se retrouverait tout entier dans son âme, dans ses yeux, et même dans les rides de son front. » (p. 209)

abyrne, par la chaîne des générations et la tonalité en partie légendaire des souvenirs, racontés à voix basse et de nuit, un peu sur le mode du conte¹². L'année 1920, donc, pour un Albanais est celle de la révolte de Vlora. L'accord Tittoni-Vénizélos, résumé dans un mémorandum de décembre 1919, avait prévu l'annexion par la Grèce de Korça et de Gjirokastrë et, pour l'Italie, l'annexion de Vlora et un mandat sur l'ensemble du pays. En riposte, le Congrès de Lushnja, en janvier 1920, se donna un nouveau gouvernement sous la présidence de Sulejman Delvina, et une insurrection armée s'organisa dans les mois suivants pour aboutir à un protocole signé le 2 août 1920 à Tirana, aux termes duquel l'Italie devait retirer ses troupes d'Albanie avant le 2 septembre 1920¹³. Au ^{xx}e siècle, l'Italie est donc un pays doublement vaincu pour un Albanais.

Quant à Byzance, la deuxième Rome, il en est à peine question dans le roman, mais assez pour commencer à ruiner le prestige d'un héritage légué à Moscou. Lorsque les Russes sont qualifiés de « byzantins¹⁴ », c'est tout sauf un compliment : l'adjectif est synonyme de « perfide » dans un emploi attesté dans la langue. Bien plus curieuse est l'expression que l'on trouve page 475 : Besnik Struga imagine la diffusion rapide de l'annonce de la rupture des relations diplomatiques avec Moscou « dans toute l'étendue de l'empire byzantino-tartare¹⁵ ». Faut-il lire ici le rappel de l'annexion en 1522 du khanat de Kazan par Ivan le Terrible, ce qui nous ramènerait, en gros, à l'époque de la prophétie de Philothée ? Dans ce cas, la Russie serait présentée à la fois dans sa filiation avec Byzance et dans son effort de conquête des marches de l'Est. Mais plus qu'un rappel historique, on croit voir apparaître ici une géographie imaginaire, qui rattache la Russie à l'Est et non à l'Occident, et fait du Russe un « homme des steppes », dans une acception largement métaphorique. En effet, certains détails textuels invitent à cette interprétation, que consolide, en 1980, le titre même du *Crépuscule des dieux de la steppe*. Par exemple, pendant qu'Enver Hoxha fait son discours à la tribune, Khrouchtchev, irrité, cherche « un sujet apaisant sur lequel porter son esprit, mais il ne réussit qu'à évoquer les steppes du Kazakhstan » (p. 155). L'indignation de Nurihan, une bourgeoise déclassée, l'entraîne encore davantage vers l'Orient : « D'où s'est levé ce vent démentiel, qui nous a tous balayés ? De Sibérie, du désert de Gobi. » (p. 18), ce qui n'a rien d'aberrant puisque le roman évoque à deux reprises

12. Un conte qui assimile un démineur patriote à saint Georges, par exemple.

13. Voir K. Frashëri, *Histoire d'Albanie : bref aperçu*, Tirana, 1964, p. 211-221.

14. Les occurrences aux pages 284 et 286 de l'édition de 1978 traduisent respectivement *bizantine* et *bizantinëve* (I. Kadaré, *Vepra*, t. 7, Fayard, 1999, p. 333 et 335).

15. *Perandorisë Bizantino-Tartare* en langue originale (*ibid.*, p. 526).

le « faciès mongol » de Malenkov (p. 145, 493). Attentive à la déconstruction romanesque de la prophétie de Philothée, je ne m'attarderai pas ici à exposer les sèmes (uniformité, aridité, dévastation) qui se rattachent à l'espace mythique de la steppe pour Kadaré. Il importe surtout de comprendre que cette Russie plus ouverte sur son flanc est qu'orientée vers l'ouest permet *in fine* à Kadaré de superposer Russes et Ottomans. Ainsi, de retour en train de Moscou, Besnik

se mit à penser aux peuples qui surgissaient des profondeurs des steppes, et dont les hommes aux faces lunaires, comme épouvantés, se ruaient vers des terres nouvelles. [...] Mais ils ont été une fois chez nous, se dit Besnik comme en rêve. Kalmuks, Kirkiz ou Uzbeks. Encadrés dans les tabors des empereurs turcs. Il y avait des espèces animales, chez lesquelles les itinéraires de leurs migrations se transmettaient héréditairement. Peut-être les peuples, eux aussi [*sic*] gardaient-ils dans leur inconscient la mémoire de leurs anciennes invasions. (p. 348)

De cette vision bipolaire, qui assimile entre eux les ennemis de l'Albanie, on a encore un indice lorsque le général russe, avant de quitter la base navale de Pacha Liman, s'incline devant « la tombe du vieux Pacha » dans un geste de sympathie bien suspect (p. 435) ; pour sa part, le personnage d'Enver Hoxha se met à craindre une croisade des pays socialistes dans les Balkans. Le passage est à peine crypté pour un lecteur des *Tambours de la pluie* :

D'autres images occupèrent maintenant son esprit. C'était la vision fragmentaire des troupes en marche : des lambeaux de soleil éclairaient les lances, les drapeaux, les armes des pays socialistes, l'emblème du pacte de Varsovie. Elles se mouvaient dans une clarté lugubre, allaient de l'avant, en croisade, [...] vers le centre de l'Europe, vers le sud-est, où se trouvait la tombe... d'un cheval. (p. 368)

Figuration d'une nouvelle attaque sur les lieux mêmes du siège que raconte *Les Tambours*, avec cette fois-ci l'armée des pays socialistes dans le rôle de l'agresseur.

Ce mode de lecture de l'Histoire, procédant par amalgame, éclate au grand jour dans un poème de *Koha* [Époque], 1976, intitulé « L'Albanie et les trois Romes¹⁶ ». Ce poème, à ma connaissance, n'est pas traduit en français. Seul un passage de l'*Histoire de la littérature albanaise*¹⁷ de Koço Bihiku le signale à l'attention du lecteur francophone en le situant parmi d'autres poèmes militants de Kadaré comme « Poème-blindage¹⁸ », « Ligne-frontière¹⁹ »,

16. Voir la deuxième version publiée dans *Vepra letrare* 2, Tirana, Naim Frashëri, 1981, p. 223-237.

17. K. Bihiku, *Histoire de la littérature albanaise*, Tirana, éditions 8 Nëntori, 1980, p. 210.

18. Dans lequel il faut probablement reconnaître « Le poème blindé », traduit pour la première fois en français par M. Métais (*Ismail Kadaré et la nouvelle poésie albanaise*, Paris, P. J. Oswald, 1973, p. 96-106).

19. Que je ne connais qu'en traduction italienne, sous le titre de « Terra di confine » (I. Kadaré, *Poemi e poesie scelte*, Tirana, Naim Frashëri, 1968, p. 75-81).

« Les années 60²⁰ » ou « Les aigles volent haut²¹ ». Je suis donc particulièrement reconnaissante à Giovanni Belluscio²² d'en avoir traduit pour moi les 352 vers ! « Poème-synthèse », il est notamment bâti sur un effet de retour par lequel le neuvième mouvement, sur le camp soviétique, reprend le premier, sur l'invasion ottomane : dans les deux cas, les nations soumises défilent sous la bannière de leur maître. De quoi faire valoir la singularité albanaise, dans le dixième et dernier mouvement où on lit les deux strophes suivantes : « *Solo tu in trappola, / Non sei caduta Albania, / Piccola, giovane, / Antica gigantesca ; La profezia slava / Tu hai ridotto in polvere, / Tu anti-tre-Rome, / Tu con tre libertà*²³. » Quant au nom même de Khrouchtchev, avec ses prénoms, il est éclaté sur trois vers, et mêlé à ceux de Mussolini, de Mourad, et de Bajazet-Han : on se saurait manifester plus clairement l'agressivité contre le nouveau « Sultan²⁴ ». Du reste, la deuxième Rome est ici explicitement Istanbul, ce qui prépare le parallèle entre Moscou et les Ottomans.

Ainsi donc, *Le Grand Hiver* et, plus nettement encore, « L'Albanie et les trois Romes » reprennent la perspective cavalière de Philothée, mais ils déconstruisent et renversent le sens de sa prophétie : sans plus d'arrière-plan religieux, l'accès de Moscou à la prééminence devient synonyme d'asservissement des autres nations ; pour un Albanais, les Russes ne sont qu'un envahisseur de plus, comme avant eux les Ottomans. D'« invasions », on n'est pas très loin de « barbares » et l'adjectif finira par être lâché dans une exclamation de Besnik, à la fin du roman (p. 512). Avec « barbare », la vision providentialiste s'inverse totalement : l'empire est le lieu de la barbarie et non de la civilisation ; pour le comprendre, il faut se situer non pas au cœur du « Superétat²⁵ », mais sur ses

20. Qui n'est, sauf erreur, traduit ni en français, ni en italien, ni en anglais. Je remercie vivement G. Belluscio de m'avoir donné un résumé de ces quatorze strophes : certains linéaments du *Grand Hiver* sont déjà présents dans ce poème de 1969 auquel I. Kadaré fait d'ailleurs allusion dans *Le Poids de la croix* (Fayard, 1991, p. 317) sans en donner explicitement le titre.

21. Parfois désigné sous le titre de « La naissance du Parti », ce poème est accessible en italien, tant dans le recueil paru chez Naim Frashëri, en 1968, que dans les deux ouvrages de J. Lussu (*Tre poeti dell'Albania di oggi. Migjeni Siliqi Kadare*, Rome, Lerici, 1969 ; *La Poesia degli Albanesi*, Turin, ERI /edizioni rai radiotelevisione italiana, 1977).

22. On trouvera, en présentation bilingue (italo-albanaise), d'autres poèmes de Kadaré traduits par G. Belluscio à la fin de son article « NOBELesse OBLIGE ! » (voir *Kadare europeo e la cultura albanese oggi*, a cura di Giuseppina Turano, Rome, Bulzoni, 2011, p. 45-78, et plus particulièrement p. 66-78).

23. En traduction littérale de l'italien : « Toi seule dans le piège tu n'es pas tombée Albanie, petite, jeune, antique géante. La prophétie slave, tu l'as réduite en poussière, toi opposée aux trois Romes, toi avec trois libertés. »

24. Huitième mouvement, avant-dernière strophe.

25. On aura reconnu là l'équivalent ironique d'« empire » qui figure dans le dernier sous-titre du *Grand Hiver*. Le mot se rencontre aussi dans « L'Albanie et les trois Romes » (4^e mouvement, 6^e strophe) à propos des Ottomans.

marges. La préservation du petit pays contre la grande puissance est un devoir sacré, on l’a entraperçu dans une des rêveries de Besnik²⁶ et dans la croisade imaginée par le personnage d’Enver Hoxha. L’attachement de l’Albanais pour son pays revêt donc une dimension religieuse – qui n’a plus grand-chose à voir, bien sûr, avec la foi de Philothée.

Reste à saisir la signification, historique et politique, de cette affirmation du (petit) contre le « Superétat ».

Le proche et le lointain

La prophétie de Philothée mesurait le temps en siècles ; il faut désormais revenir à un décompte plus habituel, en années. *Le Grand Hiver*, donc, parle des tensions de l’année 1960 entre l’URSS et l’Albanie, tensions qui aboutirent à la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays, et à la suppression de l’aide économique et technique de l’URSS dont les ressortissants quittèrent l’Albanie. Pour composer sa fresque épique, Kadaré eut recours à des documents d’archives, ainsi qu’il le raconte dans *Le Poids de la croix*²⁷, et il retravailla son roman entre les éditions de 1973 à 1977, en tenant compte des critiques adressées à la première version. C’est à ce contexte doublement historique, des événements racontés et du moment des deux rédactions, que je voudrais m’intéresser pour finir, en montrant que la transformation mythologisante de l’Histoire ne doit pas faire oublier l’inscription dans un présent.

Kadaré attribue au personnage d’Enver Hoxha un certain nombre des propos que le Guide a réellement tenus, ou suscités, aussi bien dans les lettres du comité central du Parti du travail d’Albanie aux différentes organisations de base du parti, que lors de la Conférence des 81 partis communistes et ouvriers à Moscou, le 16 novembre, par exemple²⁸. J’en retiendrai seulement les éléments qui s’articulent à la prophétie de Philothée ; ils révéleront l’orthodoxie politique de Kadaré mais aussi son travail de reformulation romanesque. Il est un thème qui revient souvent dans ces textes officiels : le « principe de l’égalité entre les partis » a été proclamé dans la Déclaration de Moscou en 1957 ; et Moscou ne cesse de l’enfreindre en adoptant une attitude

26. Où la mention d’un « autel » (p. 397) fait songer au moine Gjon, lui aussi saisi d’une foi patriotique puisqu’il transforme intérieurement le *Fiat Lux* en « Que l’Arber [Albanie] soit ! » (*Le Pont aux trois arches*, Fayard, 1981, p. 133).

27. I. Kadaré : *Le Poids de la croix*, ouvr. cité, p. 324-326. Voir aussi son témoignage dans *Le temps qui manque*, Fayard, 2010, p. 226-229.

28. Je me réfère tant au volume de P. Kessel, déjà cité note 8, qu’au tome 2 des *Œuvres choisies* d’E. Hoxha (Tirana, éditions 8 Nëntori, 1975).

paternaliste et chauvine envers les petits pays. Enver Hoxha proteste en ces termes : « [...] notre “crime” est d’être un petit parti, le parti d’un petit pays, d’un pays pauvre, qui, selon les conceptions du camarade Khrouchtchev, doit se contenter d’applaudir, d’approuver, mais ne pas exprimer son opinion²⁹ ». La citation est reprise, telle quelle, dans *Le Grand Hiver*, page 154 et annoncée à la page précédente. Elle se prolonge dans l’idée que l’URSS, au mépris de l’« unité » et de la « collaboration fraternelle³⁰ » entre « pays frères³¹ », exerce désormais des « pressions³² » sur le PTA et le gouvernement, pressions « vouées à l’échec³³ ». Rupture des liens au sein de la *philia*, le frère se prenant pour le père : on sait combien Kadaré lira l’idée au prisme du schéma tragique. Un second reproche d’Hoxha à Khrouchtchev est également soumis à l’élaboration romanesque. La moquerie du dirigeant soviétique, pour lequel les rats soviétiques mangent en une année la production albanaise de blé, n’est pas passée inaperçue ni prise pour une simple boutade ; Enver Hoxha³⁴, comme certaines pages du *Grand Hiver* (p. 95, 96), y reviennent avec amertume. Mieux : le détail, une fois inséré dans un réseau d’images, permet à Kadaré d’évoquer une fois encore les Soviétiques en « peuples des steppes », au sens négatif que prend l’expression sous sa plume. L’association d’idées est la suivante : les rats mènent à la peste, et la peste à la Mongolie de Gengis Khan, qui mourut lors d’une épidémie. L’actualité (le refus de l’URSS de livrer du blé) est ainsi reliée à une géographie mythique qui conditionne la lecture de la prophétie de Philothée.

De plus, il arrive au véritable Enver Hoxha de recourir à un style imagé dont Kadaré sait tirer parti. Par exemple, dans la dernière apparition romanesque du personnage, celui-ci contemple une carte de l’Albanie³⁵, alors qu’il est profondément meurtri de devoir convoquer le conseil de Défense de l’État, vu la gravité de la situation :

Au mur était accrochée une carte de l’Albanie. Elle avait toujours été là, mais ce jour-là elle semblait rechercher obstinément les regards humains. Avec ses flancs minces, l’État bimillénaire, dont le corps, loin de grandir au cours des siècles, s’était au contraire condensé au point que ses poumons avaient heurté le roc, se dressait maintenant, debout, hivernal, à nouveau menacé. [...] Les barbares, songea-t-il. (p. 493)

29. E. Hoxha, *Œuvres choisies*, ouvr. cité, p. 877.

30. *Ibid.*, p. 860.

31. *Ibid.*, p. 866.

32. *Ibid.*, p. 852.

33. *Ibid.*, p. 852.

34. *Ibid.*, p. 878-879.

35. Le texte paru dans le tome 7 des *Vëpra* (Fayard, 1999) ne comporte pas ce passage.

Pays minéral, de montagnes, cerné par les ennemis qui l'assiègent et limitent son espace : comment ne pas entendre un écho aux paroles d'Enver Hoxha, toujours dans son discours de Moscou ?

Entourée d'ennemis, comme une île au milieu des flots, la République populaire d'Albanie a résisté vaillamment à toutes les attaques et à toutes les provocations des impérialistes et de leurs valets. Tel un roc de granit, elle a tenu et elle tient haut levé le drapeau du socialisme sur les arrières de l'ennemi³⁶.

Un peu plus loin, songeant à ce que serait devenue l'Albanie si elle s'était réconciliée avec les révisionnistes yougoslaves, Enver Hoxha conclut qu'elle « aurait été liquidée. Nous, Albanais, nous ne serions pas aujourd'hui dans cette salle [de conférences], mais en train de combattre encore dans nos montagnes³⁷ ». L'Albanie, pays de résistants montagnards : voilà qui explique l'apparition de Nik Uokstama, vieillard emblématique descendu des Cimes maudites, dans la version de 1977³⁸. Dalan Shpalllo s'en étonne dans un compte rendu :

L'auteur a eu raison d'introduire la figure (mi-réelle, mi-léendaire) de Nik Ukcama. La visite qu'il rend au camarade Enver Hoxha est symbolique, mais pourquoi faut-il que le point de départ de son idée soit un mythe ou une superstition et non pas une réelle préoccupation, comme il serait plus naturel à notre époque³⁹ ?

Curieux évitement de la dimension mythique du discours politique, notamment à l'époque... Peut-on oublier, par exemple, que le pseudonyme d'Enver Hoxha, du temps de la guerre, était *Shpati*, qui signifie « le versant de la montagne » et évoque par paronomase *shpatë*, « le glaive du guerrier⁴⁰ » ? Lorsque, au cours d'une discussion animée avec Mikoyan, Souslov, Kozlov et Andropov, l'esprit d'Enver Hoxha vagabonde vers les « monts de Çermenike », par temps d'hiver et de combats, il y a bien la volonté de bâtir un diptyque : l'homme des steppes face au guerrier des montagnes ; mais l'imagerie sollicitée est déjà présente en partie dans le discours commun.

Du reste, l'Histoire albanaise, sous le régime communiste, n'est pas totalement homogène : la situation de 1960-1961 n'est pas celle de 1973, qui

36. E. Hoxha, *Œuvres choisies*, ouvr. cité, p. 881.

37. *Ibid.*, p. 894. Ces images n'appartiennent pas à la seule éloquence oratoire, mais reviennent aussi dans les mémoires, notamment dans *Les Khrouchtchéviens* (Tirana, éditions 8 Nëntori, 1980) : « Les provocations des révisionnistes soviétiques trouvèrent chez les communistes albanais une barrière infranchissable, un roc inébranlable » (p. 431).

38. Comme je l'ai dit dans la note 2, le lecteur français ne connaît pas réellement la version publiée en 1973. Grâce à son approche philologique, E. Miracco fait apparaître quelques-unes des différences entre les versions de 1973 et de 1977 : « *Quale Kadare leggere?* », dans *Kadare europeo...*, ouvr. cité, p. 17-43.

39. Texte cité par S. Sinani dans *Le Dossier Kadaré*, Odile Jacob, 2006, p. 60.

40. Voir G. Jandot, *L'Albanie d'Enver Hoxha, 1944-1985*, L'Harmattan, 1994, p. 107, n. 2.

ne se confond pas avec celle de 1977. L'écart entre la date des événements racontés et celle des deux rédactions permet encore de réfuter la prophétie de Philothée sur un double plan. D'une part, le rejet de l'impérialisme russe n'est pas annulé par la célébration de l'« empire » chinois, à peine évoqué dans le roman : la visite de Richard Nixon à Pékin, en février 1972, avait déjà refroidi les relations entre la Chine et l'Albanie⁴¹. Et lors de la sortie du livre en France, le parallélisme des situations est signalé sur le rabat de la couverture :

L'hiver 1961 vit le plus petit pays du camp socialiste, l'Albanie, entrer en conflit avec la toute-puissante Union soviétique. [...] l'Albanie a résisté à l'Empire Ottoman et à l'URSS. Actuellement, elle a rompu avec son dernier allié, la Chine.

D'autre part, l'entrée des chars russes à Prague, avec l'appui des parachutistes, en 1968, est figurée dans une prophétie interne au roman :

Pressions réitérées, menaces d'interventions armées, troupes, flottes, parachutistes pleuvant du ciel comme dans un cauchemar, vision apocalyptique : la Bulgarie avec une tête de Russe, la Tchécoslovaquie qui parle hongrois, les alertes, le blocus de la faim, des calomnies, des calomnies semblables à de grandes araignées, la queue dans les boulangeries... (p. 153)

Cette évocation d'un futur dans le passé est prêtée à Enver Hoxha, juste avant son discours de Moscou, le 16 novembre 1960⁴². On s'en souvient, l'Albanie se retira du pacte de Varsovie à la suite des événements de Prague, dans un geste d'indépendance politique qui explique une partie de la sympathie qu'elle suscita à gauche au tournant des années 1960 et 1970⁴³, et dans une sécession qui annonce l'effondrement du bloc de l'Est, même si le « social-impérialisme soviétique⁴⁴ » avait pu tout d'abord sembler triomphant. Décidément, Philothée avait tort : il n'y a pas d'horizon eschatologique pour l'empire russe ; son instauration n'équivaut pas à une fin de l'Histoire et la seule fin que l'on puisse raconter concerne son délitement.

La prophétie de Philothée et son traitement dans *Le Grand Hiver* peuvent surprendre un lecteur d'Europe occidentale. Habitué à se représenter

41. On pourra mesurer ce refroidissement, par contraste, en se reportant aux louanges adressées à la Chine en 1960 (voir *Les Communistes albanais...*, ouvr. cité, p. 303-304, par exemple).

42. Elle trouve écho dans les pensées de Besnik, conformément à la proximité des deux personnages que nous avons déjà observée : « [...] ils [les autres pays socialistes] en arriveront sûrement eux-mêmes à attaquer et à occuper un pays [...] » (p. 475).

43. M. Métais écrit ainsi : « Et puis quand on a su rester soi-même après deux millénaires des pires tourments, malgré les plus puissants empires, quand on se sait petit et pas forcément à l'abri de tout danger (Prague), on n'abandonne pas les créneaux de la citadelle. » (*Ismail Kadaré et la nouvelle poésie albanaise*, ouvr. cité, p. 8).

44. E. Hoxha, *Les Khrouchtchéviens*, ouvr. cité, p. 9.

un empire organisé autour de Rome, éventuellement menacé sur ses marges septentrionales et orientales par les « barbares », le voici obligé de se déplacer mentalement vers Byzance, puis Moscou. Mais surtout Ismail Kadaré renverse les éléments de la représentation : son centre coïncidant avec l'espace des invasions barbares, l'empire n'est plus synonyme de civilisation, et la marche de l'Histoire ne se pense plus sur le modèle providentialiste, au sens strict (chrétien), ou large, comme chez Virgile.

Ce renversement opéré par Kadaré s'ancre dans un imaginaire national(iste), mobilisant des points d'identification (l'Albanie, pays de résistants), une géographie mythique avec lieux emblématiques, tel Pacha Liman, et oppositions structurantes (steppes/montagnes), des amalgames et glissements sémantiques (Byzance assimilée aux Ottomans), et un schéma narratif répétitif et héroïsant, dont la parenté avec le conte se manifeste dans la récurrence du chiffre trois (trois Romes, mais aussi trois assauts de la louve romaine – Antiquité, 1920, période fasciste⁴⁵).

Plusieurs documents, que ce soit des écrits d'Enver Hoxha, des scénarios de films ou des idées reprises dans la presse et le discours savant, attestent qu'Ismail Kadaré remplit ici la fonction de romancier national, tendant à ses concitoyens une image valorisante d'eux-mêmes, de leur passé et de leur situation présente. La proximité du roman avec un poème comme « L'Albanie et les trois Romes », dont la tonalité patriote et militante est claire, confirme cette dimension du roman. Du reste, au moment de la sortie du livre, l'auteur le reconnaissait, aussi bien sur le rabat de la jaquette de couverture que dans les entretiens parus dans les journaux⁴⁶.

Depuis, le temps a accompli son œuvre. Nous sommes sortis de la vision bipolaire d'un monde divisé entre Est et Ouest ; Kadaré est le plus souvent commenté comme un écrivain hostile au régime ; à peine admet-on sa passion nationale, mais sans en analyser l'expression littéraire. Pourtant ce n'est pas faire injure à un auteur que de repérer son rôle dans la consolidation d'un imaginaire collectif : reproche-t-on à Victor Hugo d'avoir exprimé tout un pan de l'idéal français, au prix de grossissements épiques, d'approximations historiques ou de schématisations symboliques ? On m'objectera qu'il valait mieux servir l'avènement de la République que le nationalisme d'Enver Hoxha. C'est

45. Voir « L'Albanie et les trois Romes », 8^e mouvement, strophes 7 et 8.

46. Je songe notamment aux propos échangés avec A. Bosquet, parus dans *Le Monde* du 15 décembre 1978 sous le titre « Ismail Kadaré s'explique sur le réalisme social » : « Il m'est très difficile de me sentir universel sans d'abord me sentir national. [...] Rendre justice à mon pays n'est pas seulement une tentation, mais une action consciente. » Et à la question « Dans l'ensemble, acceptez-vous la notion de message social ou patriotique ? », la réponse est sans appel : « Absolument. »

un terrain idéologique sur lequel je n'irai pas. Mon propos était uniquement d'examiner la cohérence d'un imaginaire et son inscription dans une époque donnée. Du reste, le devenir romanesque de la prophétie de Philothée dans *Le Grand Hiver* n'est qu'un des fils de l'œuvre : celle-ci saurait d'autant moins se réduire à cet élément qu'elle joue ouvertement de la polyphonie.